



AMICALE DES RESCAPES DE LA REBELLION DE 1964

Monsieur Christian DUEZ

Président

Cité Noël Lustre, 115

7134 - RESSAIX

Tél. - Fax : 064/33.02.11

Email : christian.duez@skynet.be

Banque ING : 371-0216681-49

Bulletin de liaison trimestriel n° 16 - octobre 2009

Le mot du Président.

Voici déjà le dernier bulletin, de l'année 2009, à la fin duquel vous trouverez le talon d'inscription à notre rencontre annuelle au Restaurant « STANLEY ». J'espère vous y retrouver nombreux.

Cette année nous avons vécu un été splendide avec un mois d'août ensoleillé, ainsi qu'une arrière saison très agréable. Je suis sûr que vous en avez tous profité et accumulé l'énergie qui vous permettra de faire face à l'hiver.

Comme chaque année, le 5 septembre je me suis rendu à BLANKENBERGE pour la cérémonie d'hommage, au monument LIPPENS et DE BRUYNE, organisée par le cercle AMI-FP-VRIEND West Vlaanderen. Étonné de voir une équipe filmer et enregistrer la cérémonie, j'ai interrogé l'un des membres pour m'informer de la chaîne TV pour laquelle ils filmaient. Nos télévisions publiques s'intéresseraient-elles enfin aux coloniaux ?

En fait, il s'agissait d'un travail d'étudiant préparant une thèse sur le sujet. J'ai parlé longuement avec ces jeunes très sympathiques et intéressés par notre présence et la motivation de la cérémonie. Ces jeunes m'ont avoué leurs lacunes quant à l'histoire de la présence Belge au Congo. A peine connaissaient-ils l'histoire de LIPPENS et DE BRUYNE, ce qu'étaient la Force Publique et la CTM. Ne parlons pas des événements de 1964.

J'ai donc répondu à leurs nombreuses questions en racontant ce que nous avons vécu, et le nombre élevé de victimes dont le souvenir n'est jamais évoqué. Je suppose qu'après ils allaient travailler leurs prises de vue pour en faire un document.

Avant de les quitter, je leur ai remis ma carte de visite en les priant de me tenir informé des résultats et des suites données. Espérons qu'un jour l'épais brouillard qui recouvre les tragiques événements de 1964 sera levé, et qu'enfin un hommage soit rendu à ces victimes du devoir.

Je poursuit le récit d'Aimé et Gaby HAVREZ, comme indiqué dans le bulletin précédent, celui-ci débute avec l'arrivée d'Aimé au Congo, il y décrit en détail la vie à l'époque. Certains renseignements, bien que d'un grand intérêt comme les maladies tropicales, sont plutôt destinés à des lecteurs ignorant les réalités africaines, ce qui n'est pas votre cas. Aussi je ferai abstraction de celles-ci dans le récit qui vous est soumis. Pour rappel, les parties en *italiques* sont l'intégral du récit d'Aimé pour mieux exprimer ses sentiments.

En attendant le plaisir de vous retrouver le 21 novembre, je vous souhaite bonne lecture de votre bulletin. N'hésitez pas à me faire part de vos remarques et sentiments sur le contenu pour le rendre aussi attrayant que possible.

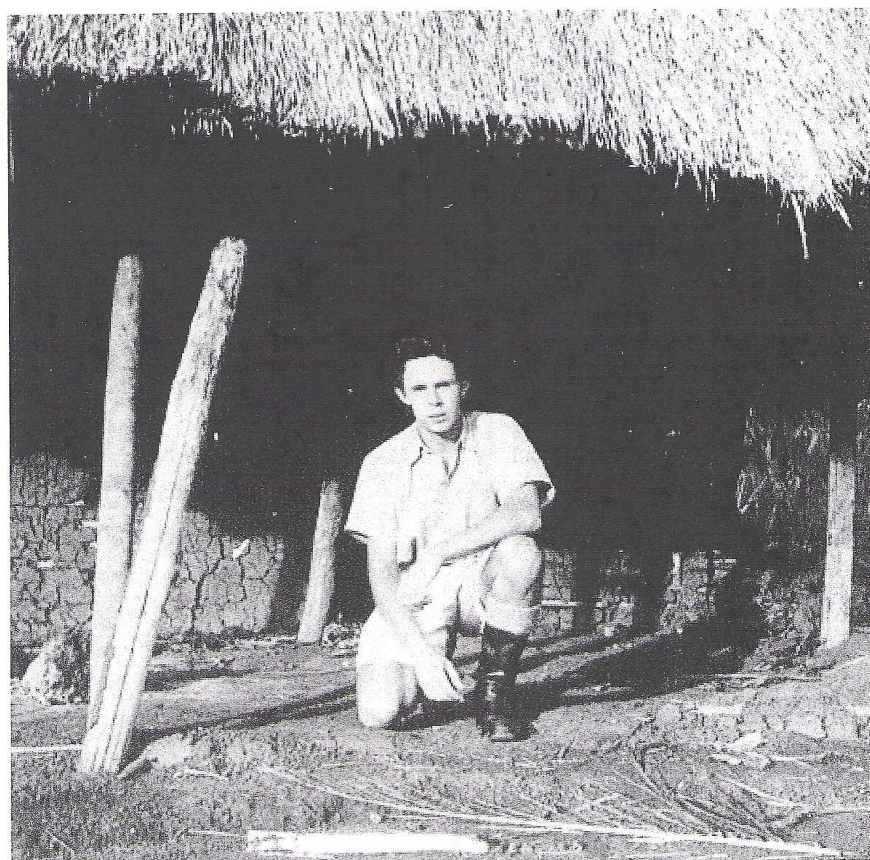
Sincères salutations à tous, bien amicalement,

Christian DUEZ.

AIME ET GABY HAVREZ
UNE VIE AU CONGO BELGE (Suite)
EVITONS L'OUBLI *

* Ce titre a été suggéré à Aimé par son médecin traitant, le Docteur Michel GLORIEUX, né au Congo belge.

Au cours de ses séjours à KASIBU, Aimé a chassé avec parcimonie, la région était très giboyeuse : buffles des savanes et forêt, variété importante d'antilopes, phacochères, volatils divers comme pintades et perdrix. Il y avait également de nombreuses familles d'éléphants qu'Aimé observait dans la lunette de son fusil « MAUSER ».



Gîte d'étape ! A mon arrivée et avant « nettoyage » - 1938

Dans sa chefferie restait encore un poste militaire des années 1880 (date approximative) situé sur un promontoire surplombant le BOMOKANDI. Les vestiges du camp étaient envahis par la végétation, murs en briques cuites écroulés.

Dès mon arrivée au Congo, j'ai beaucoup observé (c'était réciproque !) les autochtones, sans qu'ils s'en aperçoivent apparemment ! Les résultats furent positifs car j'appris beaucoup de choses qui m'ont aidé à les diriger le mieux possible. Je n'ai cessé de le faire au cours de ma carrière. Nous sommes à présent fin 1939 et la récolte de coton va commencer, suivie des achats usinage.

J'allais oublier de vous dire que Gaby et moi continuons à nous écrire, très régulièrement, et plus le temps passe, plus j'attends sa venue. Je passe une seconde fin d'année seul et sans joie. Heureusement, je me réfugie dans le travail.

Lors de ses déplacements Aimé a pu observer le façonnage d'une pirogue à proximité des rives du BOMOKANDI. Travail réalisé, sous la supervision d'un professionnel, par une équipe de six hommes à l'aide d'herminettes et de haches.

Sa zone faisait partie de la chefferie MANDANGBA (MANGBETU) Aimé eut de nombreuses conversations avec le chef très âgé. Jeune, celui-ci avait connu le passage des Arabes esclavagistes avant l'arrivée des officiers de Léopold II.

Voici l'année 1940 commencée, on parle de mobilisation suivie de démobilisation. Début mai 40, je repars en tournée et je visite à nouveau et entre autre la région du BOMOKANDI située à une journée de marche de la route PAULIS-MUMGBERE-WATSA. C'est au cours de la troisième semaine de mai que je retrouve la route en question. J'y rencontre un prospecteur minier (or, diamant) qui prospecte durant quelques jours dans la région. Nous faisons connaissance et c'est lui qui m'apprend la triste nouvelle C'est la guerre depuis le 10 mai. Il me communique quelques détails, entre autre l'incendie de NIVELLES. Je suis catastrophé, on le serait à moins.

Momentanément, l'entrain n'y est plus, mais la vie continue. Cependant, il y a quelque chose de cassé dans l'attente de jours et de nouvelles plus favorables. Les mois s'écoulent, interminables, toujours à l'écoute des nouvelles de bouche à oreille. Nouvelles sporadiques et pas toujours fiables, inévitablement. En août, mon planton cycliste, qui se rendait à PAULIS chaque semaine, m'apporte un rouleau de journaux, bien emballés et portant des timbres français. C'est perplexe que j'ouvre avec fébrilité. C'est un colis de journaux envoyé par Gaby, mais d'où ? De SETE !

En vérifiant minutieusement, je découvre un texte rédigé sous forme de lettre, grâce à des mots soulignés de-ci de-là, et dont l'ensemble a une signification évidente et concrète concernant leur évacuation. Il y a aussi une page d'un journal concernant NIVELLES et la photo du clocher de la Collégiale en feu qui s'écroule.

Avant de continuer son récit, Aimé fait une pose pour détailler ses menus gastronomiques. Dans ses malles, il disposait de conserves : corned-beef, sardines, que son cuisinier accommodait de différentes façons : omelette, tomate farcie, mélangé avec du pendu (sombre ou saka-saka), des matumburu (oignons indigènes) ou des champignons. Ces derniers ingrédients étant achetés auprès des indigènes. Bien entendu la moambe ou poule aux arachides. La pintade qui foisonnait dans la région était également accommodée de diverses façons, les beaux morceaux transformés en filet américain, en cas de pénurie de viande de chasse.

Comme dessert des galettes d'arachides ou des bidongos (bananes confites) accompagnés de miel acheté localement aux paysans.

Le fourneau, une plaque de tôle de 50 cm X 50 cm découpée d'un fut de mazout par son aide mécanicien, et planée. Cette tôle posée sur des pierres avec un feu de bois servait de taque vitrocéramique.

La fabrication du pain posait également problème. Comme four, un orifice pratiqué à la base d'une termitière et dans lequel on brûlait des bûches. Une fois réduites en cendre on y enfournait le pain, l'orifice étant fermé par la tôle décrite précédemment.

La qualité de la farine n'était pas constante, avant 1940 elle venait de Belgique en touques soudées contenant des sacs d'un kilo de marque « Grand Moulin », elle était fraîche et de qualité. Après 1940, de la farine américaine conditionnée en touque de carton et sacs. Elle était souvent humide et parsemée de charançons et vers blancs nécessitant d'être tamisée.

Un autre problème était celui de la levure. Jusqu'en 40 levure sèche en granulé, après 40 plus de levure remplacée par du vin de palme.

Dans ces conditions, malgré la bonne volonté du cuisinier, rarement le pain était normal et de qualité.

Avant de reprendre le fil du temps, il est indispensable que je vous parle des maladies et des problèmes sanitaires auxquels j'ai été confronté. C'est un sujet qui nécessiterait plusieurs pages, mais quel je vais faire subir une cure d'amaigrissement.

Lors de mon transit à TELY (la Direction) le Sous-directeur m'avait fait visiter le dispensaire destiné à la main d'œuvre, c'était un centre important, bien approvisionné en médicaments. En plus petit, il était de même à KASIBU, car il était un poste moins important. Tous les matins, lorsque j'étais au poste, je marquais le pas au dispensaire pour m'entretenir avec l'infirmier au sujet des différents cas.

Les cas bénins étaient soignés sur place, les plus importants étaient envoyés au dispensaire de la chefferie la plus proche. Quant aux cas graves, ils étaient dirigés sur l'hôpital de PAULIS. Exemples : les cas fréquents d'hernie et d'hernie étranglée, les cas d'éléphantiasis, paludisme, filariose, tuberculose et parfois des cas qui nous dépassaient inévitablement comme la lèpre entre autres et les maladies vénériennes.

La maladie du sommeil fut un désastre humain également dans tout le bassin du Congo. Lors de mon arrivée dans les UELES en 1938, elle était totalement éradiquée. Toutefois des traces de cette pernicieuse maladie étaient encore visibles. Celle-ci avait été éradiquée grâce à une gigantesque campagne de vaccination assurée par des médecins et des agents sanitaires, en majorité Belges, aidés par des infirmiers Noirs.

Les dispensaires des Missions participèrent efficacement à cette campagne, les sœur infirmières de la Mission Dominicaine de RUNGU entre autres. La plupart de celles-ci, que je connaissais de longue date, eurent la fin dont je vous parle en aval.

Mais j'allais oublier un élément. Les villageois, habitant les environs de KASIBU, étaient sur pied d'égalité avec la main d'œuvre concernant les soins. De plus, lorsque j'étais en tournée, les malades étaient envoyés dans les dispensaires ou hôpitaux, car la sorcellerie était toute puissante. Le chapitre médical sera clôturé par l'œuvre considérable et efficace des missionnaires dans le domaine de l'enseignement et des soins de santé, ces derniers assumés par les sœur infirmières qui se dévouèrent également pour les autochtones d'une façon admirable et dans des conditions citées en amont et ce, sur toute l'étendue du Congo.

En deux mots, la Mission la plus proche de KASIBU était située à RUNGU, à 100 km, le long de la rivière RUNGU, et proche du BOMOKANDI. Mission fondée en 1922 par le Révérend Père BONHOMME et la Sœur infirmière Marie-Rose, dont le fin fut tragique. L'histoire de cette mission mériterait un livre. Je ne manquerai pas de parler de la Révérende Sœur citée, dans la seconde partie de mon récit, c'est-à-dire de 1960 à 1969.

Le Révérend Père BONHOMME faisait partie de l'Ordre des Dominicains. La famille BONHOMME est originaire de REMOUCHAMP où le château de la famille domine l'AMBLEVE et est toujours occupé par la famille. Celle-ci est composée de médecins, chirurgiens, dentistes et professeurs d'Université (à LIEGE) dans les branches citées.

L'hôtel-restaurant BONHOMME un établissement classé, réputé et situé également à REMOUCHAMP est toujours exploité par la famille depuis plus d'un siècle.

Ses études de prêtre achevées, il effectue des études d'ingénieur électricien à l'institut MONTEFIOR à LIEGE, établissement très réputé et suivies par des études partielles en médecine (maladies tropicales) et dentisterie.

C'est en 1922 que la famille le vit partir pour le Congo Belge, accompagné par la Sœur Marie-Rose.

Il avait reçu sa part d'héritage qui lui permit d'acquérir une installation hydro-électrique, turbine, matériel de scierie, menuiserie, matériel de dentisterie etc. Tout ce matériel tenait dans 320 caisses.

Les voici tous deux remontant en bateau à vapeur le fleuve Congo et ensuite l'UBANGI situé dans le Nord du Congo. Au confluent de l'UBANGI et de l'UELE, les caisses furent chargées sur des pirogues et les voilà montant le cours de cette rivières large comme un fleuve. Au confluent de l'UELE et du BOMOKANDI, ils empruntent cette dernière rivière jusqu'au confluent du BOMOKANDI et de la rivière RUNGU. A nouveau, ils empruntent le RUNGU sur une distance d'environ 3 km et ils décident d'y implanter la Mission de RUNGU.

La forêt primaire règne en maître Pas de route. PAULIS-ISIRO à 50 km inexistante et pas encore pensée.

LEO-RUNGU a nécessité des mois de voyage et de nombreux transbordements à tous les rapides et cataractes.

En résumé, la mission de RUNGU telle que je l'ai connue était composée de nombreux bâtiments : l'église, les habitations des Pères et des Sœurs, écoles, dispensaire et hôpital dirigés par les Sœurs, une centrale hydro-électrique, scierie, menuiserie, etc.

Ayant été appelé à Léopoldville peu avant le déclenchement de la rébellion, le père BONHOMME échappa à une mort certaine.

Il termina sa vie à CHEVIGNY-LIBRAMONT où nous allions lui faire visite.

A présent, je reprends le fil du temps et de son écoulement. Nous étions courant 1940. Plusieurs agents partis au printemps et avant furent bloqués en Belgique, ce qui provoqua un manque de personnel et de fait, un agrandissement des zones d'activités pour chaque agent. C'est pour ce motif que je fus muté à NAWIWI en octobre 1940.

NAWIWI est situé à 50 km de PAULIS. Poste plus important comprenant une plantation de café de 200 hectares ainsi qu'une zone cotonnière très étendue à cheval sur trois territoires : PAULIS, POKO et NIANGARA et également sur les chefferies AZANDE et MANGBETU. Heureusement, j'avais acquis à KASIBU une expérience suffisante pour diriger cette nouvelle zone que je ne connaissais pas et située à 70 km de TELY, siège de la Direction.

C'est fin 1940, peu avant le début des achats coton, que nous reçûmes de la Direction et de l'Administration des directives destinées à entamer une campagne de récolte de caoutchouc, et ce dès le fin des achats de coton, prévue pour avril 1941.

A NAWIWI, nous étions deux agents. Néanmoins, la perspective de l'avenir nous laissait perplexes, mais il n'y avait pas le choix et une seule solution : assumer.

Car, dès 1940, le sentiment et l'entrain patriotiques étaient généraux et énormes dans notre Congo. Il en fut ainsi, au cours de toute la guerre.

Cet effort de guerre fut possible grâce à nous tous, blancs et noirs. Sans nous, ils auraient été incapables de le réaliser, sans eux, il aurait été impossible pour nous de réaliser un tel exploit. Les conséquences furent importantes et bénéfiques pour la Belgique qui sortit de la guerre dans un état financier qu'on citait en exemple, en Europe principalement et qui permit d'accéder à l'aisance dès après la fin de la guerre.

Il est profondément regrettable qu'aucun Belge ne le sache. Cette méconnaissance ne peut que me causer déception, amertume et rancœur.

La campagne de caoutchouc démarra donc courant 1942. Ce fut pénible pour nous tous, Blancs et Noirs, et je dois y consacrer quelques lignes.

Les hommes devaient se fixer en forêt pour des semaines, confectionner des cases provisoires avec une structure en branches recouverte de feuilles de LINGONGO ; grandes feuilles qu'on accrochait après incision du pédoncule. Les lianes devaient être choisies car elles sont nombreuses. Peu parmi celles-ci secrètent le latex adéquat qui porte le nom de LADOLFIA, si j'ai bonne souvenance.

Elles étaient sectionnées à plus ou moins 30 cm de longueur, déposées verticalement dans une jarre dans laquelle s'écoulait le latex blanc et crémeux

Durant l'écoulement, ils préparaient un bouillon de feuilles de cola nain qu'ils cueillaient dans la forêt, cette décoction a pour effet de coaguler le latex qui était versé dans ce liquide bouillant. La coagulation était relativement rapide. La boule molle était retirée puis roulée sur un arbre, abattu et plané à l'herminette.

Au moyen d'une bouteille en verre remplie de sable humide, pour faire poids, ils roulaient la boule le plus possible pour en extraire l'eau et l'amincir au maximum. La dernière opération était le séchage qui prenait du temps. Vie et travail pénibles et non sans risques. Les femmes entretenaient les champs de vivres et de coton et effectuaient les navettes entre leur village et les camps de caoutchouc pour assurer le ravitaillement et ramener les feuilles de caoutchouc au village pour le séchage

Mon travail consistait à aller de camp en camp et y loger dans des conditions plus que précaires. La paillote était envahie par le lit de camp, la table et la chaise. Quant à la moustiquaire, elle était déployée à moitié, vu l'exiguïté. Je vivais dans une humidité maximum.

Outre les camps de caoutchouc, le problème des champs de coton restait entier. Deux jours à la même place étaient rares. Quant à mon personnel, il subissait cette vie d'inconfort total avec une résignation que j'appréciais.

Notre seul moyen de locomotion ? A pied !

Toutes les fins de mois, les pièces comptables devaient être transmises à la Direction : livre de caisse, répartition de main d'œuvre, bon de consommation, inventaire, rapport d'activités, pour ne citer que les principales.

C'était le cas de le dire, on ne savait où donner de la tête Mais il y des limites à tout et tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse !

Afin que le récit soit complet, je vais devoir vous parler de ma santé.

Depuis mon arrivée au Congo, j'avais fait des accès de paludisme, assez rares au début, et le rétablissement était rapide. Et ensuite, des accès de plus en plus rapprochés, et un rétablissement de moins en moins rapide. Je souffrais également de FILARIOSE, le LOA-LOA, le plus pernicious, j'y reviendrai.

En septembre 41, ayant terminé mon contrat de trois ans, je fis une demande de congé pour partir en Afrique du Sud. Elle me fut refusée par la Direction, invoquant la pénurie de personnel à la SOCOBOM et dans les territoires ; pénurie d'agents territoriaux et agronomes que je remplaçais dans le domaine agricole.

En 42, j'introduisis une demande similaire, invoquant ma santé. Nouveau refus.

Les mois s'écoulaient : année agronomique, camp de caoutchouc, achat de celui-ci, campagne d'achat et usinage du coton, récolte et usinage du café, le second agent, marié avec 2 enfants étant lui parti en congé.

Nous voici courant 1943, le temps s'écoule et ma santé se dégrade de plus en plus, j'ai le teint jaune et la figure émaciée.

En peu de temps, j'en suis à ma troisième crise de paludisme aigu et biliaire. Je me soigne à la quinine - chlorhydrate de quinine - élaborée au KIVU, où existent des plantations de quinquina, sans médecin et tant bien que mal. Je prends des gélules de 50 milligrammes par 24 heures et quatre gélules en cas de crise.

Mais je sors d'une crise pour rentrer dans une autre.

Je m'affaiblis tout en continuant à travailler presque normalement. En août 1943, j'entame une nouvelle crise de malaria, fièvre bileuse hématurique au cours de laquelle je me suis vidé de toute ma substance vomissement de bile et diarrhée quasi continus, sudation abondante et continue elle aussi.

J'en suis sorti sans médecin, mais dans quel état ! Dans un pays normal, on m'aurait mis en urgence avec des Baxters Une constitution robuste héritée de mes parents et ancêtres, une vie totalement exempte de boissons alcoolisées et cigarettes contribuèrent, je le suppose, à, éviter le passage de vie à trépas. J'en reparle à la fin du récit.

Mais je m'arrête là dans les détails. Comme je vous l'ai écrit plus haut, j'étais non seulement saturé de paludisme mais également de filariose. Micro filaires dans le sang, gale filarienne kystes filariens et vers filaires effectuant du tourisme dans tous mes organes et y compris dans les yeux et le parties génitales.

Les causes de tous mes déboires de santé étaient aisées à déterminer : régions infestées et saturées de paludisme, le climat, l'excès de travail, les conditions de vie.

J'avais à ce moment cinq ans de terme. J'introduisis une nouvelle demande de congés, appuyée par un certificat médical.

La réponse fut oui, sans plus ! (À suivre)

Aimé va donc enfin pouvoir bénéficier d'un congé bien mérité. Dans le prochain bulletin nous verrons où et comment Aimé passera ses vacances.

Cette partie du récit me conduit à certaines réflexions :

- La détermination d'Aimé pour accomplir son travail, ses astuces et celles du personnel pour vivre dans ces conditions difficiles et s'adapter aux possibilités locales.
- La prise en charge des travailleurs et des populations voisines sur le plan sanitaire par la SOCOBOM, l'administration et les missionnaires.

Le Docteur Albert SCHWEITZER a été reconnu mondialement pour son travail à LAMBARENE. Le Révérend Père BONHOMME mériterait tout autant à être connu, il a consacré sa fortune et sa vie à la réalisation de la mission de RUNGU au cœur de la forêt vierge et ainsi apporter aux populations éducation, formation et soins médicaux.

Son histoire, ainsi que celle de ses collaborateurs et de bien d'autres pionniers mériterait d'être connue. Quel exemple pour la jeune génération et ceux qui critiquent le travail accompli par les Belges au Congo.

Dernière minute : Je viens de recevoir le « TAM-TAM OMMEGANG » dans lequel il est fait mention de la journée des retrouvailles organisée par l'OMMEGANG, le 24 novembre, pour le 45^{ie} anniversaire de l'opération »Dragon rouge » sur STANLEYVILLE. Ceux d'entre-vous qui sont affiliés l'auront également reçu. Je compte m'y rendre pour commémorer avec eux notre libération.

Invitation à notre repas annuel.

Comme signalé dans les bulletins précédents, notre rencontre se déroulera **le 21 novembre 2009 à 12h au Restaurant « STANLEY »**. Comme l'année dernière nous pourrons y déguster un excellent buffet africain. Le chef nous propose :

- Apéritif maison
- Buffet africain avec poulet moambe - chèvre grillée - liboké - makayabu - tilapia grillé - ailes de poulets - brochettes - haricots - bananes plantin - sombé - lengalenga & autres garnitures africaines.
- Salade de fruits exotiques.
- Café.

Boissons non comprises, le tout, à **€ 35** par personne.

Pour participer, il vous suffit de compléter le formulaire de la page 8 et de me le **renvoyer pour le 10 novembre au plus tard**. Le paiement se fera sur mon **compte n° 371-0216681-49** pour le 10 novembre également.

Si vous souhaitez être placé avec vos convives à la table d'amis ou connaissances, veuillez le préciser sur le formulaire d'inscription. Nous en tiendrons compte dans la mesure du possible. Coordonnées de l'établissement et plan d'accès en page 8. Possibilité d'accès en transport en commun. Au départ de la gare du MIDI, prendre le métro direction « SIMONIS » descendre à la **station « YSER », sortie en direction de la Place de l'Yser**. Le restaurant se trouve à quelques pas de la bouche de métro.

J'espère vous y retrouver nombreux, dans une ambiance festive, si parmi vos connaissances d'anciens rescapés ne sont pas au courant, invitez les à se joindre à nous.

Salutations cordiales à tous.

Reddy: 0478/
HENRY ORTIO
STANLEY
339863

Cuisine coloniale
et continentale
Ouvert tous les jours
de 9h à l'aube
sauf dimanche
(uniquement pour banquets)
Boulevard d'Anvers 46-47
1000 Bruxelles

Koloniale en
continentale keuken
Open elke dag
van 9u tot in de late uurtjes
niet op zondag
(alleen voor banket)
Antwerpse laan 46-47
1000 Brussel

Tel & fax. **02 219 08 92**



Monsieur.....

Adresse : Rue.....

CP..... Localité.....



.....

Participera au repas du 21.11.09 au restaurant « STANLEY » accompagné de Personne(s)

Je souhaite être placé, avec mes convives, à la table de Monsieur

Je verse la somme de X € 35 pour PAF, au compte n° **371-0216681-49** de Mr Ch. DUEZ.